

“ Vous ne répondez pas, Seigneur Jésus ! dit-il tout à coup en fondant en larmes. Ah ! je crois entendre votre réponse : vous me dites que, malgré tout, vous restez bien, vous, dans ce tabernacle vermoulu, dans cette église délabrée et toujours déserte, et moi je voudrais m'en aller ! Non, je déchire ma lettre. Vous suscitez bien, si telle est votre volonté, quelque âme généreuse qui m'aidera à réparer votre sanctuaire, et je finirai mes jours dans cette paroisse. ”

Le colonel, l'entendant ainsi parler, se dit en lui-même : Je me croyais le plus malheureux des hommes, mais ce digne curé a plus souffert que moi, et après sa défaillance d'un moment, il se relève fort. Je vais lui venir en aide et Dieu me sauvera, moi aussi.

Il s'avança vers le prêtre : “ Monsieur le Curé, dit-il, j'ai tout entendu. Dieu l'a voulu ainsi pour me faire voir qu'il y a des douleurs plus poignantes que la mienne et pour m'indiquer la source de la vraie consolation. J'ai en France deux enfants gravement malades ; j'ai fait vœu, si Dieu me les garde, de vous donner 100.000 fr. pour votre église. ”

Le bon curé ne put que lever les yeux au ciel pour rendre grâces, Quant au colonel, il attendit, l'espérance au cœur. Enfin, au bout de trois longues semaines, une lettre arriva. Elle disait : “ Ma joie est grande : nos deux enfants sont sauvés contre toutes les prévisions : remerciez Dieu et faites ce qu'il vous inspirera. ”

Quatre ans après, le colonel conduisait sa femme et ses enfants dans ce petit village de Silésie pour assister à la consécration de l'église élevée à la gloire du Dieu Consolateur.

**Les deux gendres.** — Une grande dame, sœur d'un saint prêtre, fondateur d'un Ordre religieux des plus méritants, allait mourir. Elle avait deux filles, l'une Religieuse et l'autre mariée. Le gendre se trouvait auprès de la mourante. Elle dicta son testament et partagea également l'héritage entre ses deux filles : “ Maman, dit le gendre, vous donnez la moitié à ma belle-sœur ! ” Elle, très noble, releva la tête : “ Croyez-vous, dit-elle, croyez-vous, Monsieur, que mon gendre Jésus-Christ ne vous vaut pas ? ”

**Prière en uniforme** — Le brave général de Salignac-Fénélon, mort au commandement de Toulouse, avait coutume de faire, avec une régularité militaire, la prière du soir.

Une fois, étant déjà au lit, il se rappelle l'avoir oubliée. Aussitôt, il sonne son ordonnance.

— Apporte-moi, lui dit-il, mon uniforme, car j'ai oublié ma prière.

Il ne voulait point parler à Dieu autrement que dans la tenue qu'un soldat doit avoir devant ses chefs.